

*La Maison-Dieu*, 193, 1993, 53-70

Noël DUVAL, Jean GUYON.

## LE BAPTISTÈRE EN OCCIDENT

LE terme de baptistère paraît aujourd'hui inséparable du sacrement de l'initiation chrétienne ; pas plus que celui de basilique pourtant, il n'appartient à l'origine à la langue des chrétiens qui a cependant su très vite forger des néologismes appelés à un long avenir, comme « cimetièrre » par exemple. Le mot a très longtemps gardé en effet son sens premier de piscine et il avait d'ailleurs à des oreilles latines une vague consonance exotique, ainsi qu'en témoigne Sidoine Apollinaire quand il décrit en 465 à un ami sa villa d'Aydat, près de Clermont, et sa « *sa piscine à ciel ouvert ou, si tu préfères le mot grec (son) baptisterion qui contient environ 20 000 modifi (soit 175 m<sup>3</sup>)<sup>1</sup>* ». Les Pères emploient d'ailleurs, aux côtés de baptistère, d'autres mots tout aussi explicites, tels *balneus*, *piscina*, *tinctorium* ; et les inscriptions placées dans les baptistères eux-mêmes usent volontiers de termes comme *fontes* ou *lauacrum*, privilégiant soit l'eau courante, soit le bassin.

---

1. *Lettres*, II, 2, 8.

### A l'origine des baptistères : un programme architectural contraignant

Dans une recherche sur l'espace liturgique, ce rapide détour par le vocabulaire n'est pas inutile pour prendre la juste mesure des programmes imposés aux constructeurs et, plus largement, du caractère très fonctionnel du premier art chrétien. Si l'on néglige les éléments annexes, toute communauté de fidèles avait essentiellement besoin, en effet, d'une salle de réunion et d'un local pour le bain de l'initiation, que l'on puisse l'un et l'autre dérober à la vue des païens et même des néophytes. Il fallait en effet préserver cette discipline de l'« arcane » (ou du secret) que l'Église antique s'est efforcée de maintenir jusqu'au bout : en 441 encore, le concile d'Orange, par son canon 18, défend, jusqu'au jour de la cérémonie, l'entrée du baptistère aux futurs baptisés. Ces dispositions étaient si contraignantes qu'elles se retrouvent dès le plus ancien monument connu du culte chrétien, celui de Doura Europos, sur l'Euphrate, sûrement antérieur à 256 ; et sans s'attarder ici sur cet édifice singulier par sa date, il faut pourtant rappeler que c'est précisément à cause de la présence d'un dispositif baptismal distinct que l'identification de cette première *domus ecclesiae* est assurée. Il en allait sans doute de même dans les vastes « maisons de prières » dont Eusèbe de Césarée signale la construction dans le courant de la seconde moitié du 3<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Même si l'archéologie est incapable d'en administrer la preuve pour cette date, les exemples ultérieurs ne laissent aucun doute en effet sur la légitimité de cette interprétation cohérente avec les contraintes liturgiques et disciplinaires.

Pour remplir ce programme qui leur était imposé, les architectes disposaient naturellement, dans l'art antique, de recettes éprouvées. Cependant, si le plan basilical offrait pour les salles de prières un modèle commode et

---

2. *Histoire ecclésiastique*, VIII, 1, 5.

un peu passe-partout qui donne, au moins en première analyse, une certaine uniformité aux premières églises, la construction de locaux pour le baptême se prêtait à des solutions plus variées, ne fût-ce qu'en puisant dans le riche répertoire thermal auquel il était naturel de songer en priorité. Non pourtant que ce fût là l'unique modèle disponible. L'ingéniosité des chercheurs n'a pas été avare en effet d'hypothèses pour rattacher à bien d'autres archétypes les baptistères conservés : à l'architecture domestique d'apparat par exemple, voire à l'architecture funéraire, ce qui peut se comprendre s'agissant d'un local destiné à l'administration du sacrement par lequel le fidèle est plongé « *dans la mort et la résurrection du Christ* » (Rm 6, 4 ; Col 2, 12).

### Les baptistères monumentaux

En réalité, tous les modèles invoqués ont surtout en commun d'être des édifices à plan centré que l'Antiquité employait indifféremment pour tous ces usages. Le recours à une telle solution se comprend suffisamment dès lors qu'il s'agissait pour les architectes d'aménager un espace ordonné autour de la piscine du sacrement qui donnait son nom même au monument : ils disposaient, en ce domaine, d'une expérience pluriséculaire (pour des salles thermales, des vestibules, des salles de réception, des mausolées), donc d'une grande maîtrise technique, pour les couvertures en particulier.

Et c'est pourquoi les baptistères se prêtaient bien à devenir, au sein des ensembles dont ils faisaient partie, ces pièces d'apparat qui sont la fierté du constructeur qui veut faire preuve de son talent et de son ingéniosité. De fait, la littérature du temps offre maints témoignages de l'importance et de l'éclat de ces édifices. Ils sont le symbole même de l'unité de l'Église, ainsi que le proclament leurs dédicaces, comme celle, justement célèbre, que Sixte III (432-440) fit placer au Latran, *una fons*,

*unus spiritus, una fides*<sup>3</sup> ; et dans le poème qu'il avait placé dans le baptistère de Milan, Ambroise (374-397) emprunte de manière significative au vocabulaire du pouvoir et de la religion romaine tout à la fois en parlant d'*aula*, puis de *templum* (au sens d'édifice mais aussi d'espace consacré) pour désigner le mouvement<sup>4</sup>. Ces deux mots ont d'ailleurs souvent été repris par la suite : le premier se retrouve par exemple chez Venance Fortunat<sup>5</sup> et Grégoire de Tours use encore du second pour décrire le baptême de Clovis<sup>6</sup>.

### Splendeur des édifices

Ce que nous savons des monuments montre bien qu'il ne s'agit pas, avec de telles formules, d'inflation verbale. Qu'il suffise de songer au baptistère du Latran (l'église de l'évêque de Rome), le plus ancien en Occident qui soit suffisamment connu par les textes et l'archéologie. Les rhabillages baroques laissent encore percevoir aujourd'hui l'état de sa reconstruction célébrée par Sixte III : le pape a notamment réemployé des colonnes de porphyre (peut-être initialement destinées à un monument impérial) à la faveur de ce réaménagement somptueux d'un édifice plus ancien. Et s'il reste peu de traces du baptistère primitif construit par Constantin dès le début de son règne — avant 324 en tout cas —, on est sûr de son ampleur et de sa richesse. Son diamètre, d'une vingtaine de mètres, l'égale en effet aux plus grandes rotondes construites à pareille époque à Rome (*hérôon* de Romulus sur l'Appia ou mausolée dynastique de la via Labicana). Le prince, d'autre part, avait donné plus de trois tonnes d'argent et 361 kilos d'or destinés à une décoration fastueuse : de grandes statues du Sauveur et du Baptiste, des cerfs et des agneaux crachant de l'eau étaient disposés

3. E. DIEHL, *Inscriptiones latinae christianae veteres (ILCV)*, 1513.

4. *Ibid.*, 1841.

5. *Poèmes*, I, XV.

6. *Histoire des Francs*, II, 36.

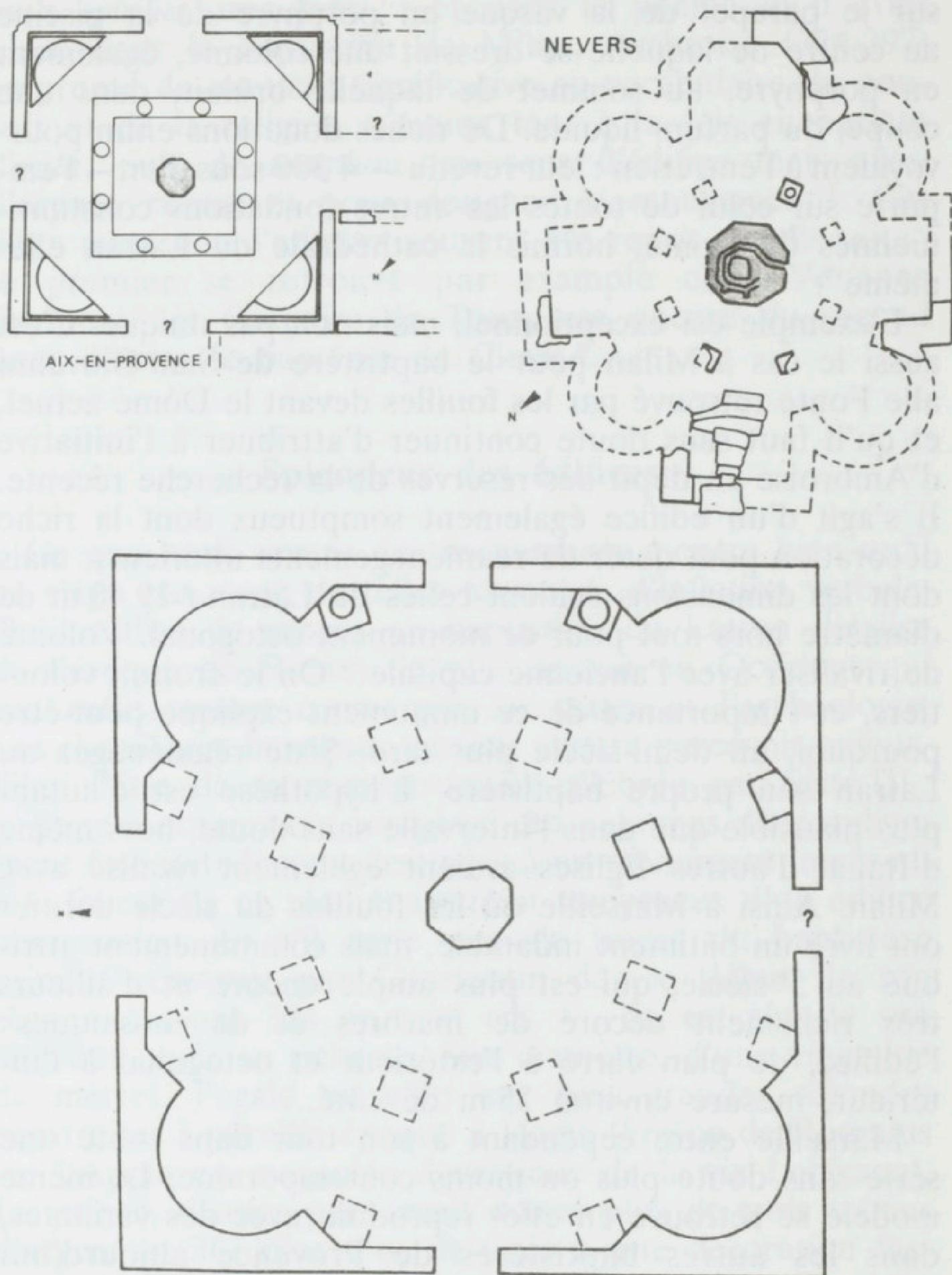
sur le parapet de la vasque en porphyre de la piscine au centre de laquelle se dressait une colonne, également en porphyre, au sommet de laquelle brûlait, dans une coupe, du parfum liquide. De riches donations enfin pourvoyaient à l'entretien : leur revenu — 4 300 sous d'or — l'emporte sur celui de toutes les autres fondations constantiniennes de Rome, hormis la cathédrale du Latran elle-même<sup>7</sup>.

L'exemple est exceptionnel, mais non pas unique. C'est aussi le cas à Milan pour le baptistère de San Giovanni alle Fonte retrouvé par les fouilles devant le Dôme actuel, et qu'il faut sans doute continuer d'attribuer à l'initiative d'Ambroise en dépit des réserves de la recherche récente. Il s'agit d'un édifice également somptueux dont la riche décoration peut dater de réaménagements ultérieurs, mais dont les dimensions égalent celles du Latran : 19,40 m de diamètre hors tout pour ce monument octogonal. Volonté de rivaliser avec l'ancienne capitale ? On le croirait volontiers, et l'importance de ce monument explique peut-être pourquoi, un demi-siècle plus tard, Sixte réaménagea au Latran son propre baptistère. L'hypothèse est d'autant plus plausible que dans l'intervalle sans doute, hors même d'Italie, d'autres Églises avaient également rivalisé avec Milan. Ainsi à Marseille où les fouilles du siècle dernier ont livré un bâtiment indatable, mais communément attribué au 5<sup>e</sup> siècle, qui est plus ample encore et d'ailleurs très richement décoré de marbres et de mosaïques : l'édifice, de plan carré à l'extérieur et octogonal à l'intérieur, mesure environ 25 m de côté.

Marseille entre cependant à son tour dans toute une série sans doute plus ou moins contemporaine. Le même modèle se retrouve en effet reproduit, avec des variantes, dans les autres baptistères de Provence aujourd'hui conservés, à Aix, Riez, voire Cimiez (Fréjus, sans colonnade interne, appartient à une typologie un peu différente) et la hiérarchie entre les monuments semble bien traduire celle des cités épiscopales elles-mêmes. Aucun n'a l'im-

---

7. *Liber Pontificalis*, t. I, p. 174.

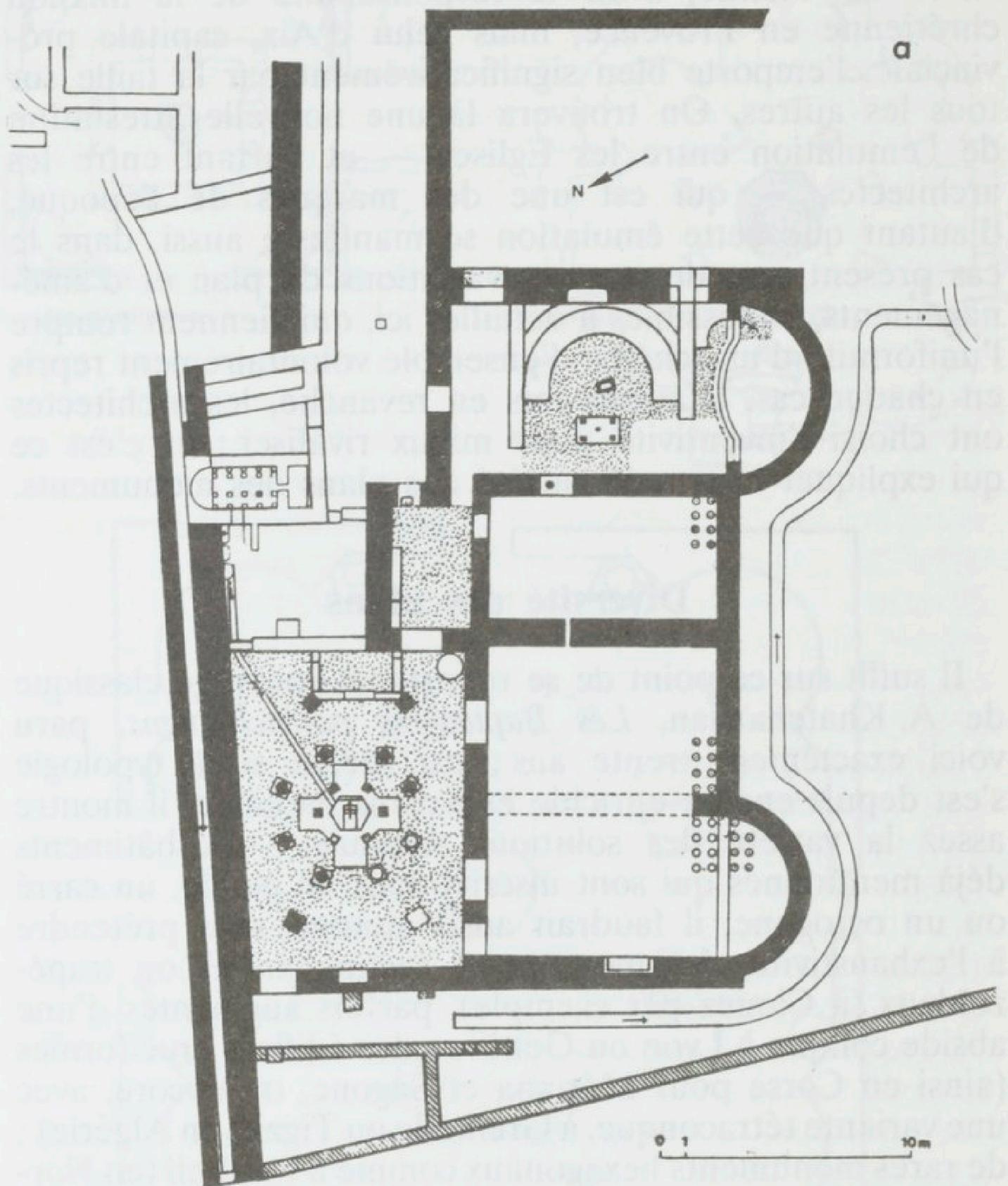


Trois exemples de baptistères en Gaule : édifices de plan polylobé à Nevers, hexagonal inscrit dans un carré à Marseille et Aix-en-Provence (qui est sans doute un pastiche voulu du modèle marseillais plus monumental : les niches semi-circulaires aux quatre angles ont en effet été construites dans un second temps) ; dans les trois cas, en revanche, la piscine est octogonale (d'après *Naissance des arts chrétiens*, Paris, 1991).

portance de celui de Marseille, qui prétendait alors, contre Arles ou Vienne, avoir la responsabilité de la mission chrétienne en Provence, mais celui d'Aix, capitale provinciale, l'emporte bien significativement par la taille sur tous les autres. On trouvera là une nouvelle attestation de l'émulation entre les Églises — et partant entre les architectes — qui est une des marques de l'époque, d'autant que cette émulation se manifeste aussi, dans le cas présent, par de menues variations de plan et d'aménagements, impossibles à détailler ici, qui viennent rompre l'uniformité d'un schéma d'ensemble volontairement repris en chaque cas. D'autres fois en revanche, les architectes ont choisi l'inventivité pour mieux rivaliser ; et c'est ce qui explique la grande variété des plans des monuments.

### Diversité des plans

Il suffit sur ce point de se reporter à l'ouvrage classique de A. Khatchatrian, *Les Baptistères paléochrétiens*, paru voici exactement trente ans ; car même si la typologie s'est depuis encore enrichie et parfois modifiée, il montre assez la variété des solutions retenues. Aux bâtiments déjà mentionnés qui sont inscrits dans un cercle, un carré ou un octogone, il faudrait aussi ajouter, sans prétendre à l'exhaustivité, des monuments rectangulaires ou trapézoïdaux (à Cimiez par exemple), parfois augmentés d'une abside comme à Lyon ou Genève ; des édifices cruciformes (ainsi en Corse pour Mariana et Sagone, ou encore, avec une variante tétraconque, à Grenoble ou Tigzirt en Algérie) ; de rares monuments hexagonaux comme à Portbail (en Normandie) ; d'autres octogonaux, dans lesquels alternent, sur les côtés de l'octogone, des niches rectangulaires et semi-circulaires (en Italie du Nord, par exemple à Ravenne, Aquilée, Parenzo, Novare ou Côme, ou encore à Nevers où les absides sont outrepassées), et bien d'autres types encore. A quoi l'on ajoutera que l'intérieur, à son tour, ne reproduit pas toujours exactement les dispositions extérieures, comme l'a déjà montré l'exemple de la série provençale où le volume cubique de l'enveloppe sert



Relevé général du groupe épiscopal de Cimiez (Alpes-Maritimes), construit dans des thermes antiques, ce qui explique l'irrégularité du plan. Le baptistère, d'ailleurs voisin de petits thermes, est au nord de la cathédrale : plan trapézoïdal, piscine hexagonale et, à l'est, petite estrade qui aurait, selon P. A. Février, reçu des reliques (d'après *Naissance des arts chrétiens*, Paris, 1991).

d'écrin à une salle octogonale flanquée de niches. C'est pourquoi, dans la documentation actuellement disponible, il n'est guère de baptistères que l'on puisse tenir pour véritablement identiques.

### **La place des baptistères dans les groupes cathédraux**

Ce trait, bien perceptible à la seule lecture des plans, est encore accusé si l'on prend en compte l'environnement des bâtiments. Certains apparaissent comme isolés, à l'écart de la cathédrale, au Latran, à Milan ou à Riez par exemple ; d'autres au contraire sont au cœur même de ces groupes épiscopaux complexes que le premier art chrétien s'est plu à édifier : ainsi à Trèves, Genève ou Aquilée. Et toutes les localisations sont également possibles : au nord de l'église épiscopale, comme à Albenga, Lyon ou Marseille sans doute ; à l'est, comme à Milan ; au sud comme à Aix, à l'ouest comme à Riez, Fréjus ou Grenoble dans notre pays ; de l'autre côté d'un *atrium* comme à Parenzo-Poreč ou à Aquilée (5<sup>e</sup> siècle) (voir sur tous ces points l'autre ouvrage posthume de A. Khatchatrian, *Origine et typologie des baptistères paléochrétiens*, paru en 1982). Une telle variété, dans la localisation comme dans le plan, ne fait pas que décourager l'analyse ; elle paraît bien montrer que les solutions retenues trahissent plus l'ingéniosité des architectes que toute autre préoccupation, d'ordre symbolique par exemple, même si c'est là un aspect auquel les contemporains étaient sûrement sensibles.

Ainsi à propos de l'octogone, une figure particulièrement adéquate pour rappeler ce huitième jour qui est aussi celui de la résurrection du Seigneur — donc de la régénération baptismale, ainsi que le dit Ambroise au début de l'inscription qui se rapporte sans doute à San Giovanni alle Fonte, à Milan :

« Pour les usages sacrés, il s'éleva un temple à huit niches ; une piscine octogone est digne de cette fonction.

C'est d'après ce nombre qu'il convenait d'élever la salle du saint baptême ;  
il a rendu aux peuples le vrai salut  
par la lumière du Christ qui se relève de la mort<sup>8</sup>. »

Même si l'on refuse l'hypothèse que la dédicace s'applique à un bâtiment dû à un prédécesseur d'Ambroise, l'interprétation ressemble fort à une justification *a posteriori* d'un plan déjà consacré par l'usage, et qui sait si d'autres spéculations du même ordre n'étaient pas en circulation à propos de figures géométriques concurrentes ? L'octogone en tout cas n'apparaît nullement privilégié : il n'est qu'un schéma parmi d'autres, tant pour les monuments que pour les piscines.

### Diversité des aménagements intérieurs

La variété des piscines est plus grande encore en effet que celle des édifices, au point que dans son ouvrage posthume déjà cité A. Khatchatrian a élaboré à leur sujet une typologie riche de quelque quarante rubriques, qui épuisent toutes les combinaisons possibles des figures géométriques déjà mentionnées, en y ajoutant les cuves polylobées particulièrement prisées en Afrique romaine à l'époque byzantine. Un nombre aussi élevé tient sans doute à l'adoption d'un classement trop minutieux, et il conviendrait d'ailleurs de le réduire ici pour ne tenir compte que des seuls exemples attestés en Occident ; il reste qu'il est assez significatif pour nous dispenser de donner un échantillonnage qui tournerait vite à un « inventaire à la Prévert ». Mieux vaut relever que, comme de juste, les piscines constituent souvent, au sein des monuments précieux que sont les baptistères, l'élément qui a

8. *Octachorum sanctos templum surrexit in usus  
octagonus fons est munere dignus eo.*

*Heo numero decuit sacri baptismatis aulam  
surgere, quo populis uera salus rediit,*

*Luce resurgentis Christi.*

(*ILCV*, 1841 ; traduction de J.-L. Charlet.)

fait l'objet de la décoration la plus soignée. Sans doute la vasque en porphyre du Latran est-elle exceptionnelle, mais des édifices moins prestigieux connaissent des placages de marbre, parfois en *opus sectile* comme à Marseille, voire tout un décor de mosaïque, en Afrique tout particulièrement qui goûtait tant ce type de revêtement. Si on excepte les symboles chrétiens, les motifs en ce cas renvoient volontiers au monde de l'eau, c'est-à-dire au décor habituel des bassins et, si une telle iconographie n'est pas dépourvue d'intentions symboliques, il est juste de remarquer qu'elle s'inscrit aussi dans toute une tradition de l'architecture domestique d'apparat.

A cette variété des plans des piscines s'ajoute d'ailleurs celle de leurs aménagements annexes. Certaines, comme à Aix, n'ont apparemment aucun accès, de sorte que l'on doit imaginer qu'il fallait avoir recours à un dispositif amovible lors de l'administration du sacrement ; d'autres au contraire, ont une marche comme à Cimiez, voire des degrés opposés qui dessinent dans le bâtiment un axe de circulation privilégié, comme à Civaux, pour s'en tenir à des exemples pris en France. Et de la même façon, il est des piscines qui disposent d'une alimentation en eau courante et d'une évacuation, comme celles d'Aix ou Lyon ; d'autres, comme à Cimiez, qui n'ont ni l'une ni l'autre ; d'autres enfin sont pourvues simplement d'une évacuation, comme à Fréjus, voire — ce qui est plus curieux — d'un seul dispositif d'alimentation, comme peut-être à Riez ou Mariana (mais il est vrai que cette situation se rapporte sans doute à des états tardifs des monuments).

L'environnement immédiat, enfin, varie également ; et si, dans les bâtiments les plus simples surtout, la cuve paraît isolée, elle est parfois surmontée d'une sorte de *ciborium*, ou encadrée, dans les édifice monumentaux, par toute une colonnade qui jouait, mais sur un autre registre, le même rôle. Encore n'a-t-on jusqu'ici considéré que les plans, mais les volumes sont également très variables. La profondeur est généralement inférieure à 1 m et le diamètre moyen autour de 1,60 m, au moins en Gaule, mais

les écarts sont cependant sensibles : si l'on rencontre des piscines plus petites, surtout en milieu rural et pour des périodes probablement tardives, la piscine octogonale de Marseille avait près de 3 m de diamètre, celle de Lyon 3,66 m.

### L'importance des annexes

Les exemples de baptistères monumentaux, en Gaule et en Italie notamment, ne doivent pas dissimuler qu'ils sont minoritaires au total. Il est des provinces comme l'Illyricum, l'Afrique et l'Espagne, où, à côté de quelques baptistères traités de façon monumentale et séparés (à Salone, Caricin Grad, Stobi dans l'Illyricum, à Tizirt Djemila, Siagu et Tabarka en Afrique), la cuve baptismale est installée dans une salle de forme banale, et parfois très petite, soit accolée aux flancs de l'église, soit intégrée à l'église même quand il s'agit d'une des « sacristies » encadrant l'abside. Certaines typologies où domine l'association avec l'abside liturgique (« bloc baptismal » prolongeant le chevet rectangulaire de l'église en Afrique) ou, au contraire, comme dans l'Illyricum, l'association au narthex montrent cependant qu'il existe des « programmes » qui ont la faveur de telle ou telle province.

Ces salles, même quand elles sont banales dans la forme, se distinguent souvent par le décor, surtout au sol qui est en général le mieux conservé, où dominent les motifs symboliques faisant allusion au baptême : les Quatre fleuves du Paradis (dont l'illustration peut n'avoir pas de rapport direct avec un baptistère), mais aussi les cerfs affrontés à la montagne des Quatre fleuves ou bien au cratère de l'Eau vive, ou simplement des cratères. Des décors particulièrement complets, quelquefois explicités par des inscriptions, comme ceux de Mariana (Corse), de l'église près de Kélibia et de La Skhira (Tunisie), Ohrid et Stobi (Macédoine du Nord) sont de très beaux exemples de ce que représentait le baptême pour les commanditaires.

Il faut signaler que, contrairement aux baptistères monumentaux qui se suffisent souvent à eux-mêmes, les salles

baptismales installées dans le groupe ecclésial sont assez souvent associées à d'autres pièces nécessaires à la préparation des catéchumènes (salle d'enseignement — *ovile* en Espagne, *catechumenium* disait-on souvent, thermes pour la purification préalable, vestiaire), à l'onction ou à la prise de l'habit blanc des néophytes et à l'entrée solennelle dans l'église. La disposition de ces groupes de pièces, la répartition des accès et la liaison avec l'église proprement dite permettent parfois — surtout en Espagne, en Afrique et à Salone en Dalmatie — d'imaginer un trajet pour les futurs fidèles et un autre pour le clergé qui participait à la cérémonie.

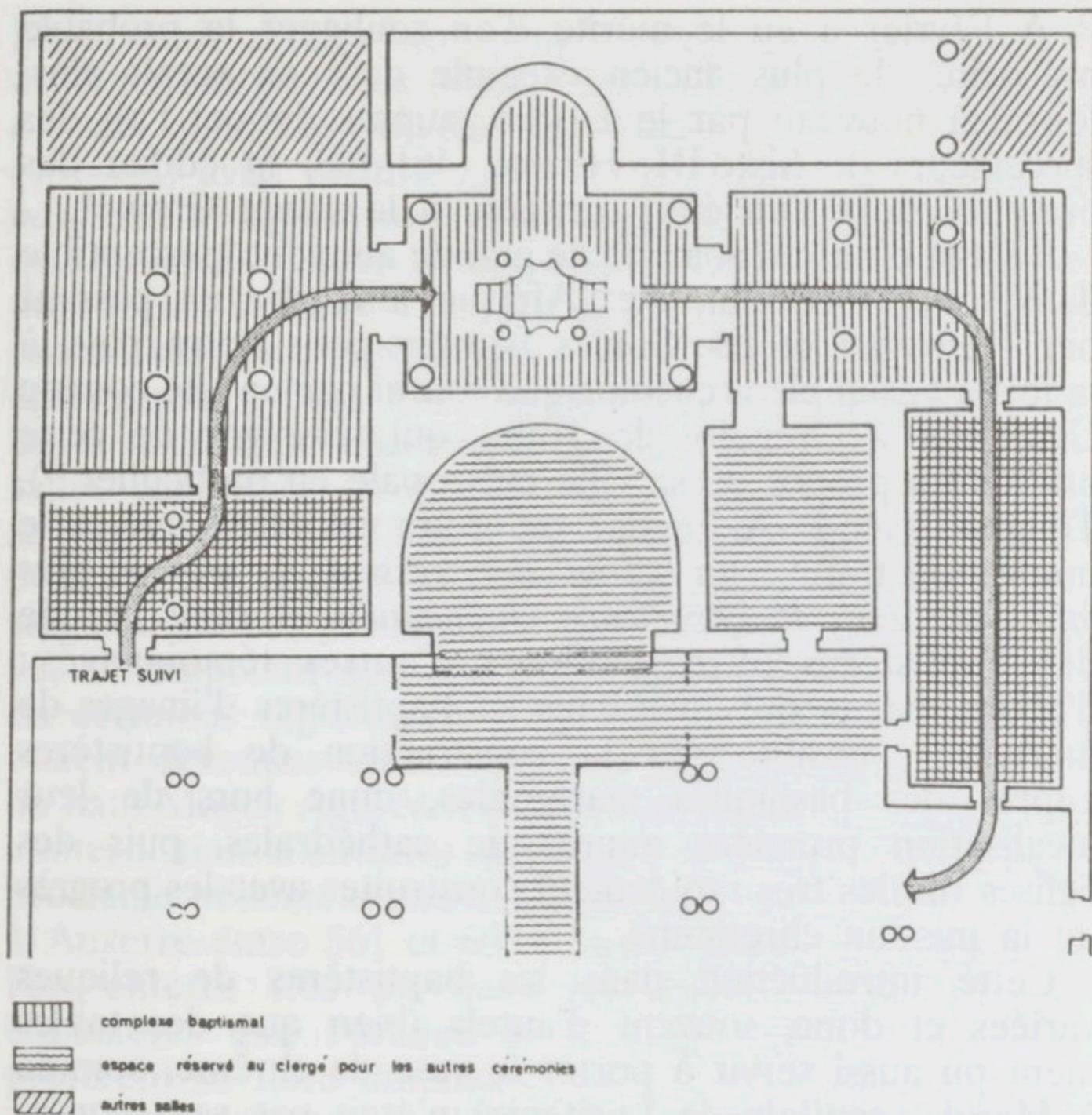
On doit insister sur le cas singulier des doublements des cuves, constaté déjà en Gaule à Genève et à Aoste (mais avec des cuves de dimensions comparables), qui est particulièrement fréquent en Afrique, en Espagne et en Palestine (Neguev). On a beaucoup hésité sur l'interprétation de ce phénomène, en proposant l'utilisation de la petite cuve pour la consécration de l'huile (le chrême) ou pour le lavement des pieds ou encore pour le baptême des petits enfants. Cette dernière solution semble préférable, du moins en Espagne où la relative fréquence des cuves complexes, surtout en Lusitanie, a permis à Th. Ulbert et H. Schlunk d'esquisser une évolution de la pratique baptismale : cuves de profondeur moyenne et assez grandes pour le 4<sup>e</sup> siècle et le 5<sup>e</sup> siècle, diversification au 6<sup>e</sup> siècle où coexistent de petites cuves peu profondes pour les enfants et des bassins profonds pour l'immersion véritable des adultes, hésitation entre l'effusion et l'immersion complète que traduit le voisinage des deux grandes cuves de profondeur différente, enfin généralisation du baptême des petits enfants à partir du 7<sup>e</sup> s. avec l'adoption des cuves mobiles ou de petits bassins de forme ronde peu profonds (Minorque, Mariana en Corse).

### L'utilisation liturgique de l'espace : une question difficile

Tant de diversité explique naturellement que l'on ait beaucoup de difficulté à imaginer ce qu'étaient dans l'Antiquité l'espace liturgique ou le déroulement des cérémonies, d'autant que les fouilles ne livrent que des états souvent assez remaniés des monuments. Les hypothèses qui ont été proposées ici ou là pour restituer par exemple tout un réseau de circulation n'emportent que dans des cas assez clairs la conviction, et une étude aussi minutieuse que celle de J.-Ch. Picard montre bien quel est notre embarras à accorder les données archéologiques et littéraires, même dans le cas de villes comme Rome ou Milan pour lesquelles la documentation est pourtant abondante et de qualité<sup>9</sup>. Il faut songer soit à une multiplicité de pratiques liturgiques qui ne serait guère pour étonner dans l'Église ancienne, soit encore à une grande plasticité d'une liturgie qui pouvait s'accommoder de situations les plus diverses : que l'on pense en particulier à l'alimentation des piscines, évidemment tributaire de contingences locales, qui réduisait certainement, dans la plupart des cas, à des dimensions symboliques, l'immersion dans l'Eau vive que les Pères célébraient pourtant dans leurs sermons. Ces deux hypothèses ne sont d'ailleurs nullement exclusives l'une de l'autre, et l'étude des monuments trahit bien d'ailleurs, par le biais de remaniements déjà signalés, l'évolution très sensible des pratiques baptismales pendant l'Antiquité dont on a donné quelques exemples ; et nul doute que la série serait bien plus fournie si les fouilles anciennes s'étaient montrées plus sensibles à l'histoire des monuments dans la longue durée.

---

9. Jean-Charles PICARD, « Ce que les textes nous apprennent sur les équipements et le mobilier liturgique nécessaires pour le baptême dans le Sud de la Gaule et l'Italie du Nord », dans *Actes du XI<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie chrétienne* (Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste, 21-28 septembre 1986), Vatican-Rome, 1989, p. 1451-1468.



Le baptistère et les salles de chevet de la basilique II dite de Vitalis à Sbeitla (Tunisie) : restitution hypothétique du circuit de la liturgie baptismale selon Noël Duval (d'après *Les Églises africaines à deux absides*, Paris, 1971).

### D'autres fonctions pour les salles baptismales

A ces transformations qui ont touché la piscine — donc l'administration du sacrement — il convient d'en ajouter d'autres qui ont concerné le reste du monument ou ses annexes ; et la moins décisive n'est sans doute pas l'introduction de reliques dans l'édifice ou ses abords. Le phénomène est bien connu pour des dates tardives, mais

P.-A. Février a eu le mérite d'en souligner la probable précocité : le plus ancien exemple daté en serait ainsi fourni à nouveau par le Latran, auprès duquel l'un des successeurs de Sixte III, Hilaire (461-468) fit édifier des oratoires dont l'un était consacré à la sainte Croix<sup>10</sup>.

Il s'agit d'un phénomène de grande ampleur, perceptible dans tout l'Occident, de l'Afrique à l'Italie en passant par l'Espagne et les Gaules (songer pour notre pays à la fois à l'exemple archéologique fourni par un site comme Cimiez et à Grégoire de Tours, qui témoigne de cette pratique à propos de sa ville épiscopale en particulier<sup>11</sup>). Toujours avec P.-A. Février, on croira volontiers que cette innovation trahit « *un besoin alors ressenti de plus en plus fortement dans la conscience chrétienne* » et dont l'étude des baptistères offre d'ailleurs d'autres témoignages : d'abord, par la présence dans les baptistères d'images de martyrs<sup>12</sup> ; ensuite par la construction de baptistères auprès des basiliques martyriales, donc hors de leur localisation première auprès de cathédrales, puis des églises rurales très rapidement construites avec les progrès de la mission chrétienne.

Cette introduction dans les baptistères de reliques variées et donc, souvent d'autels (bien que des tables aient pu aussi servir à porter le vase de chrême, comme à Mérida, capitale de Lusitanie) n'était pas sans conséquence pour l'utilisation de ces bâtiments initialement destinés à ne servir que pendant la vigile pascale et les quelques rares fêtes, telles Noël ou Pentecôte, que l'Église avaient retenues ensuite aux côtés de Pâques non sans rappeler le primat de cette fête pour le baptême : voir, en 585 encore, les recommandations du troisième canon du concile de Mâcon à ce sujet). Les baptistères pouvaient

10. *Liber Pontificalis*, t. I, p. 242 ; P.-A. FÉVRIER, « Baptistères, martyrs et reliques », dans *Rivista di archeologia cristiana* 62, 1986, p. 107-138.

11. *Histoire des Francs*, X, 31.

12. On songera bien sûr à Ravenne, mais aussi à Primuliacum où le baptistère de Sulpice Sévère était orné d'une image de Martin d'après Ennode, *Lettres* 32, 2.

ainsi servir d'oratoires, pour l'évêque sûrement<sup>13</sup> mais aussi parfois pour les fidèles : grâce à Grégoire de Tours, on sait qu'à Saint-Martin de Tours, l'évêque Perpetuus (461-491) avait institué pour la Saint-Jean des vigiles *ad basilicam in baptisterio*<sup>14</sup> et à Paris, c'est dans le baptistère que Geneviève invite les femmes de la cité à se rassembler pour prier à l'approche des armées barbares. De telles innovations ne contribuaient pas peu, au sein des groupes épiscopaux, à faire des baptistères de véritables annexes de la cathédrale elle-même, qui tendaient à devenir des salles banalisées ou polyvalentes comme on dirait dans le jargon d'aujourd'hui. C'est pourquoi, sans doute, les évêques ont tenu à affirmer jusqu'au bout le caractère singulier de ces monuments : par exemple, comme on l'a vu, en rappelant que leur accès était réservé, mais aussi en certaines régions, en y interdisant les sépultures qui étaient devenues chose courante dans les lieux de culte au haut Moyen Âge. *Non licet in baptisterio corpora sepelire*, « interdiction d'enterrer dans un baptistère », comme le proclame véhémentement le canon 14 d'un concile tenu à Auxerre entre 561 et 605 ! Inversement, en Afrique où l'on enterre très tôt dans les églises, c'est dans les baptistères que l'évêque et le clergé de la cathédrale préfèrent se faire inhumer...

Et c'est pourquoi les baptistères antiques n'ont souvent dû leur conservation qu'au fait qu'ils sont devenus de simples éléments, parmi d'autres, des groupes épiscopaux dont ils ont dès lors partagé toutes les vicissitudes : voir ainsi le cas, véritablement emblématique, d'Aix-en-Provence, où les avatars de l'édifice antique, y compris par sa récente restauration, sont comme le résumé de l'histoire de la cathédrale et, plus largement, de la ville elle-même. Ce qui explique que, dans la même région, on ait perdu jusqu'au souvenir de la fonction de monuments pourtant très semblables : au début du 19<sup>e</sup> siècle, le baptistère de Riez passait pour un temple romain et il en alla de

13. Cf. le témoignage de Grégoire de Tours à propos de Langres, *Vie des Pères*, VII.

14. *Histoire des Francs*, X, 31, 19.

même, dans les gazettes parisiennes du moins, pour le baptistère de Marseille au moment de sa découverte sous Napoléon III.

★

De tels exemples d'une utilisation continue illustrent bien comment la liturgie et l'architecture religieuse, comme l'Église elle-même, savent bien « faire du neuf avec l'ancien », *noua et uetera* ; ils ne font pas droit cependant au poids des traditions qui s'est montré plus déterminant en d'autres cas. C'est par ce biais qu'il faut expliquer, indépendamment de toute nécessité liturgique désormais, la construction de baptistères indépendants de la cathédrale jusqu'à des dates très tardives : l'époque carolingienne et même la pleine période romane. A Venasque ou Valence par exemple, la France offre quelques témoins de ces édifices, mais l'on songera de préférence aux groupes des baptistères d'Italie du Nord et tout spécialement, pour ne citer que cet exemple, à San Giovanni de Florence : ce pur joyau d'architecture, déjà marqué par les accents d'une Renaissance qui s'est libéralement employée ensuite à son décor, constitue une parfaite illustration, non d'un pastiche, mais d'une intelligente assimilation des modèles qu'avaient créés, pour l'usage des premières communautés chrétiennes, les architectures de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age.

Noël DUVAL, Jean GUYON